

Petite chronique

On lit dans le *Journal d'agriculture progressive* de Paris, du 13 août ce qui suit :

« Le commerce est arrêté, les affaires chôment, les paiements ne s'effectuent plus qu'avec difficulté, et le pire de tout, c'est que bien des récoltes seront compromises, faute de bras, dans une année où l'agriculture aurait besoin de tous ses enfants pour tâcher de remédier aux ravages causés par la sécheresse.

« Sur notre place, comme dans les ports et sur les marchés anglais, les transactions sont nulles et resteront probablement dans cet état jusqu'à ce que la paix nous favorise de ses bienfaits, ce qui pourrait bien avoir lieu après la première victoire de notre magnifique armée. »

FEU D'OTTAWA, NOUVEAUX DÉTAILS.— Dans un moment, Gloucester, formant un territoire de dix milles, fut couvert de flammes.

En peu d'instants, le village de Bill's Coners a été détruit. M. M. Hardy et Robert Grant, de Goulburn ont péri dans les flammes ainsi qu'un autre individu du township de March.

Dans Gloucester seul il y a près de deux mille personnes qui se trouvent sans abri et sans nourriture. Le village d'Ironsides a été complètement détruit. Les hauts fourneaux qui étaient dans cette place étaient évalués à \$50,000. Les flammes se sont précipitées sur ce village avec tant de vitesse que bien des personnes n'ont pas eu le temps de se sauver : il est certain que deux femmes, trois enfants et un nommé Pink ont péri. Le sort de quelques autres personnes est encore inconnu.

Dans bien des endroits les gens étaient obligés de se jeter dans les rivières pour se préserver du feu.

Il paraît maintenant qu'Ottawa est en sûreté et que le feu dans les campagnes diminue promptement d'intensité.

— Les commerçants de grains de cette ville nous prient de conseiller aux cultivateurs qui ont en main de l'orge de l'an dernier, d'être bien particuliers à ne pas la mêler avec l'orge nouvelle.

Ils peuvent facilement la vendre séparément tandis que mêlée à la nouvelle elle abaissera le prix de celle-ci au niveau du rien, causant une perte d'autant au vendeur.

Les commerçants sont forcés d'être très particuliers sur ce point par suite de la décision prise par les brasseries américaines de n'acheter aucune orgé ainsi mêlée. — *Franco-Canadien.*

RECETTES

Moyen de conserver vivants les poissons hors de l'eau

Remplissez la queue du poisson que vous voulez conserver de miel de pain imbibée d'eau-de-vie ; et versez encore sur cette mie quelques gouttes d'eau-de-vie ; enveloppez ensuite délicatement le poisson dans de la paille. Un poisson peut vivre en cet état dix à douze jours, et si, au bout de ce temps, on le remet à l'eau, on le voit revenir en quelques heures à son état naturel. — *Revue d'économie Rurale.*

La bouture

La bouture est un des plus puissants moyens que possède l'horticulture pour multiplier les plantes et même les arbres avec la plus grande rapidité. On a remarqué que les plantes qui contiennent une grande quantité de sève et de suc se bouturent très-facilement. L'opération de la bouture peut se faire en tout temps dans les terres chaudes ; mais en plein air le commencement du printemps est la saison la plus favorable. Le bouturage en plein air se fait dans une plate-bande garnie de bon terreau un peu sablonneux, à l'exposition nord et bien abritée. Voici une méthode excellente :

Prenez un pot à fleurs d'une petite dimension, bouchez en hermétiquement le fond à l'aide d'un bouchon ; après l'avoir rempli d'eau, vous le placez dans un pot à fleurs beaucoup plus grand, de manière qu'il se trouve entre les deux vases une séparation d'au moins un pouce. Vous remplirez cette séparation d'un bon terreau, le meilleur que vous pourrez, et vous planterez vos boutures en les collant presque sur les parois du vase qui contient de l'eau.

L'humidité qui s'échappe constamment du vase d'eau occasionne un prompt développement des racines. Comme on le voit, ce procédé est d'un emploi facile, et nous pouvons ajouter qu'il est d'une réussite assurée.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XXV

Le château noir.—Un verre de vin.

(Suite.)

— Nous n'avons pas été très-heureux aujourd'hui, en fait de gibier, dit Schmitt ; mais j'espère que demain... — Ah ! voici ma nièce, et mon estomac demande que nous nous mettions à table.

Georges, qui s'était levé, se tourna vers une porte qui venait de s'ouvrir.

Il était curieux de voir quelle sorte de personne était la nièce de son hôte.

Une jeune fille entra.

Georges tressaillit et ne put retenir un cri d'étonnement.

C'était la jeune fille de l'aventure aux loups.

Elle n'était évidemment pas préparée à rencontrer notre héros. Lorsque ses regards tombèrent sur lui, elle aussi tressaillit ; sa figure et son cou se couvrirent d'une vive rougeur, et puis devinrent d'une extrême pâleur.

Schmitt et l'Italien se regardèrent l'un et l'autre avec surprise.

— Vous vous connaissez ? murmura le premier, où avez-vous rencontré monsieur ? ajouta-t-il, en se tournant brusquement vers la jeune fille.

— Dans le bois d'Yon, répondit-elle. Sans monsieur j'aurais été dévorée par les loups.

Le visage de Schmitt s'assombrit un moment, et ses sourcils se contractèrent.

Il alla témoigner sa colère à sa nièce, quand l'Italien, avec son accent insinuant, prit la parole.

— Allons, dit-il, en frappant joyeusement sur l'épaule de Schmitt, l'hospitalité est toujours un plaisir pour moi, mais à présent elle est un devoir pour lui. A table, et n'oubliez pas de nous donner une bouteille de votre tokay, afin que nous puissions boire à la santé du sauveur de votre jolie nièce.

Au mot de tokay, Georges crut remarquer une expression d'effroi passer dans les yeux de la jeune fille, et un frisson lui courir sur le corps.

— Je n'oublierai pas le tokay, soyez-en sûr, répliqua Schmitt, avec une grimace qu'il voulait faire passer pour un sourire ; et je veux que ce soit notre petite amie qui emplisse elle-même le verre de monsieur.

Cette fois Georges ne put s'y tromper. La figure de la jeune fille était livide, même ses lèvres avaient perdu leurs couleurs.

Elle trembla visiblement.

— Soupons, soupons ! cria Pescara, qui avait aussi observé l'émotion de la jeune fille.

— Soupons, répéta Schmitt. Et ils se placèrent à table.

Georges mangea peu ; toute son attention était absorbée par l'agitation nerveuse de la jeune fille qui s'était assise à sa droite.

— Vous paraîsez n'être pas bien, lui dit-il, avec bonté ; je crains que la peur que vous avez éprouvée tantôt ne vous ait fait du mal.

— Non, c'est-à-dire si, monsieur, répliqua-t-elle, avec hésitation.

Son oncle et l'Italien dressèrent vivement la tête.

— Que parlez-vous de craintes ! dit ce dernier, en riant. Vous n'avez rien à redouter des loups derrière ces murailles, ma belle enfant.

Le château noir n'est pas le bois d'Yon.

— Si vous êtes malade, retirez-vous dans votre chambre, dit Schmitt, sèchement ; monsieur vous excusera.

— Bien assurément, dit Georges, qui était effrayé de la pâleur de la pauvre fille.

Celle-ci secoua la tête, et répondit avec fermeté :